

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*  
*Feuilleton de la 4<sup>e</sup> semaine de Carême*  
*26 mars 2020*

Albert Bessières, s. j. (1877-1952)

*Récits et expériences eucharistiques (2)*

**PRO HOSTIA. POUR VIVRE...**  
**Aux jeunes (Nouvelle)**

Partisan du renouveau eucharistique initié par le pape saint Pie X (1903-1914), le Père Albert Bessières, s. j., (1877-1952) a raconté son apostolat eucharistique en de nombreux opuscules.

Le récit<sup>1</sup> *Pour vivre*, paru en 1913<sup>2</sup> et repris ensuite dans le recueil *Les Chevaliers de l'Hostie* (pp. 119-145), explique à merveille l'enseignement de l'Eglise sur la communion fréquente.

Maintenant nous ne disposons que de communions spirituelles. Puissions-nous ne pas oublier l'intensité de nos désirs quand l'Eucharistie nous sera à nouveau accessible !

Notre gratitude s'adresse tout particulièrement au Père François-Xavier Dumortier, ancien Provincial de France de la Compagnie de Jésus, qui m'a autorisé, par courrier du 13 janvier 2009, à rééditer ces récits sous forme imprimée ou électronique.

Abbé Marc-Antoine Dor, Recteur, membre de l'Association « Totus Tuus »

---

<sup>1</sup> Albert Bessières précise : « Ceci est beaucoup plus qu'une *nouvelle*. C'est par discrétion que nous avons donné à notre récit cette forme qui permet mieux de voiler la réalité tout en lui restant fidèle. »

<sup>2</sup> Imprimerie de Montligeon (Orne). - 5482-7-13. Nihil obstat : V. Prunier, censor. Permis d'imprimer : Séz, le 6 juin 1913. F.-J. Girard.

« Nous voulons vivre. Et pour vivre il faut que nous connaissions la doctrine du Christ. Seigneur, vous pouvez me guérir ! C'est le cri que vous entendez proférer par d'innombrables voix dans la génération qui monte. Nous sommes las des systèmes qui échouent..., des médecins qui prononcent des paroles obscures. Nous voulons vivre ; et c'est pourquoi nous revenons à la Foi... »

Robert Vallery-Radot, Rédacteur en chef  
des *Cahiers de l'Amitié de France*

« L'homme a besoin de pâture ; quand il n'a pas de pain, il s'empoisonne. »

« Le XIX<sup>e</sup> siècle est affamé... On croyait, il y a cent ans, que l'homme pouvait vivre avec rien... Le XVIII<sup>e</sup> siècle s'est passé de nourriture ; maintenant, nous sentons que l'homme en a besoin. Il est clair qu'il ne peut vivre de rien... Le XVIII<sup>e</sup> siècle était dans son élément quand il était dans le vide. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas encore fait l'effort qu'il faut pour soulever la cloche pneumatique, mais au moins, il étouffe, c'est déjà quelque chose. »

Ernest Hello

La jeunesse d'aujourd'hui.

« Aujourd'hui s'égrènent, sous la plume des jeunes, conducteurs de jeunes, des mots qui sont des hymnes à Dieu, des hymnes à son Christ ; et, de leurs vies, ils voudraient faire des hymnes. Ils veulent traduire le Christ.

Par l'assiduité du commerce eucharistique, ils vivent plus proches de Lui que ne le furent les générations antérieures ; la vie sacramentelle était, pour leurs précurseurs, l'épisodique soutien des bonnes volontés agissantes ; elle est, pour beaucoup de jeunes d'aujourd'hui, le principe permanent, le ferment constant, de la bonne volonté. »

Georges Goyau (*Gallia*, n° 1)

## I - Potache

Avril 1912... minuit

Mon Père,

C'est un pauvre lycéen élève de Philosophie qui vous écrit. J'ai potassé les Math. jusqu'à minuit et voilà que j'en ai assez de chiffres, de théorèmes et d'équations, assez de marcher comme un cheval de fiacre les yeux à demi fermés, sans trop savoir où je vais, ce que je fais, ce que je traîne. Je me traîne moi-même, et c'est très lourd. J'étais hier à la Mission. J'ai entendu votre sermon sur l'Eucharistie. Cela m'a bouleversé. Eh ! Oui, nous mourons de faim ! Nous ne vivons pas, nous agonisons. Toute ma jeunesse m'est remontée au cœur ; je me suis vu ainsi qu'un tabernacle vide, désaffecté ; j'ai senti le néant de tout ce que j'avais mis dans ma vie, dans cette vie où j'aurais pu mettre Dieu !... Rentré chez moi, là, parmi mes livres de sciences et de philosophie, j'ai pleuré longuement, comme un enfant, pleuré d'être si seul, si vide !

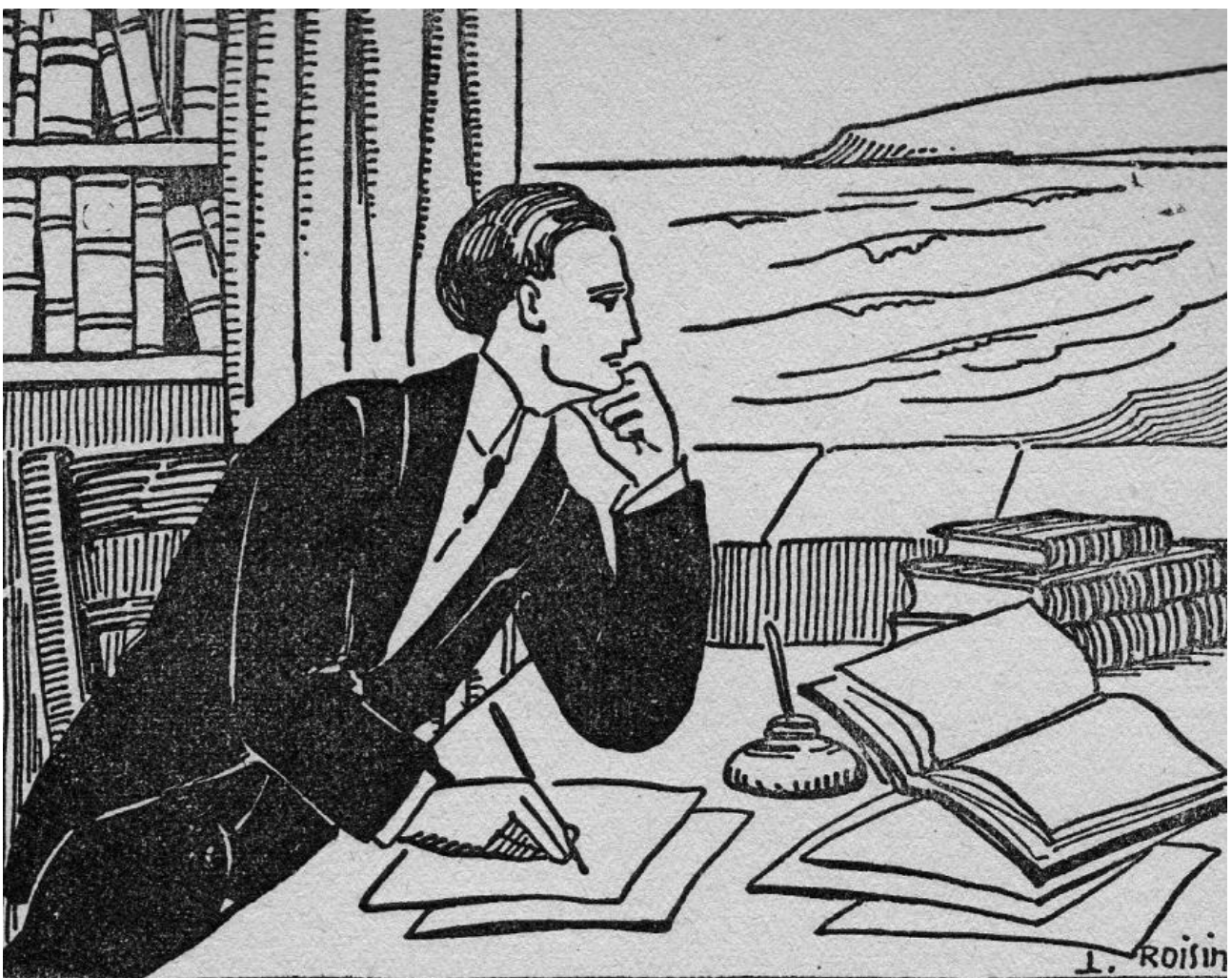
Oh ! Ma vie n'est pas criminelle, elle n'est que médiocre. Le travail, la vigilance de ma mère, m'ont gardé pur. Mais le but de la vie est-il là tout entier ?... à n'être pas mauvais ? à préparer un bachot, à devenir ingénieur ou officier ? et à finir sa vie en cultivant des choux, en jouant des manilles ? Je souffre de ne pas savoir, de marcher dans un universel crépuscule, de n'avoir pour tout bagage religieux que des idées vagues..., des impressions, rien de net, d'achevé ; je souffre d'avoir emprisonné ma vie dans une cage trop étroite.

Mon âme est une poussière en plein vent incapable de se fixer, de se saisir, et tout cela tourne, tourne sans but et sans fin. J'ai une psychologie assez aiguë quand il s'agit d'analyser autrui ; mais quand je veux m'analyser moi-même, je me perds dans un labyrinthe. J'ignore ce que je suis, j'ignore ce que je veux. Maintenant même, quel est mon but en vous écrivant ? J'avais voulu, me semble-t-il, m'ouvrir, m'épancher, me livrer à quelqu'un qui me comprendrait peut-être, me révélerait à moi-

même, me ferait vouloir... et voilà que le vent a soufflé sur la poussière. Je vais déchirer ma lettre. C'est trop bête ce que je viens d'écrire là... et puis à quoi bon ?

P. S. Eh bien ! non ! j'enverrai ce chiffon quand même, sur ce papier de copie... Mais vous ne saurez pas mon nom, je vais biffer la signature.

Priez pour moi, sans me connaître, vous connaissez au moins mon âme, ayez pitié d'elle... car elle souffre !



\*

A Monsieur Jean Duval, élève de philosophie au lycée de M...  
Mon cher ami,  
Venez me voir demain matin à dix heures. Nous causerons.  
Tout vôtre,

X..., Missionnaire

\*

Dix heures.

« Toc, toc.

- Entrez ».

Il était là, grand, sec, brun, un profil grec... le pas rapide et cette parole chaude, chantante des riverains de la Côte d'Azur... où l'on croit entendre un écho sonore de syllabes latines. Par la fenêtre ouverte, l'ardent soleil entrait. Au loin, les feuilles grises des oliviers brillaient dans la lumière bleue ; puis, à perte de vue, les vignes où les bourgeons d'avril éclataient. Tout au fond, la mer et la multitude des voiles blanches glissant courbées par l'incessant mistral, vers les îles de marbre...

« Bonjour, Jean.

- Bonjour, mon Père ; comment avez-vous su mon nom ?

- Poltron ! Une autre fois, vous effacerez mieux votre nom, ou plutôt, vous ne l'effacerez pas du tout. Pourquoi ce manque de vouloir ?

- Pourquoi ? Je n'en sais rien, et même j'ai longuement hésité à venir vous trouver.

- Vous n'allez pas vous enfuir au moins ? Fermons la porte... et promenons-nous... Je vous fais peur !

- Mais non, Père.

- Alors, pourquoi ces hésitations ?

- Pourquoi ?... C'est qu'il va falloir vous dire ce que je suis, ce que je veux, autant de choses que j'ignore absolument.

- Je vous les dirai, moi.

- Vous aurez de la chance... Enfin, me permettez-vous de divaguer tout à mon aise, pendant une heure ?

- Oui, pendant deux heures, si une seule ne suffit pas.

- Eh bien ! Allons-y ! Je vous dirai d'abord que ma psychologie oscille entre la tentation du suicide et le désir d'être un saint, entre le rationalisme absolu, le scepticisme le plus radical et le fidéisme le plus mystique.

- Très bien, c'est normal ; votre cas n'a rien de particulièrement nouveau, il est classique.

- Comment classique ?

- Oui, classique.

- Cela se trouve donc !

- Oui, à tous les coins de rue... Vous êtes un anémique, mon petit Jean, voilà tout.

- Anémique ! mais je suis capitaine au football-club !

- N'empêche, mon capitaine, vous êtes un anémique ; vous manquez de muscles, vous manquez de sang, et la tête vous tourne et vos jambes ne vous portent plus... c'est l'anémie de l'être moral, l'anémie du vouloir, l'anémie de l'esprit... Tâchez votre pouls... Jean... est-ce bien cela ?

- Oui, Père.

- Ce n'est que l'anémie, mais demain, ce sera la tuberculose, la mort de l'organisme.

- Et que faire ?

- Ce que fait un malade qui veut guérir, vous livrer au médecin, suivre ses ordonnances sans les discuter.

- Et quel est-il le médecin ?

- Moi. Avez-vous confiance ?...

- Oui, absolument.

- Eh bien ! Voici l'ordonnance ; mon cher Jean, communiez tous les jours.

- Tous les jours ?

- Tous les jours.

- Mais c'est une chose énorme que vous me demandez là.

- Non, très simple ; vous êtes anémique, parce que votre âme n'a pas été nourrie, je vous demande de la nourrir. Voilà tout. Vous avez bien lu quelques pages de ce brave Aristote ? Il établit quelque part que la Providence créatrice donne à tout être la nourriture qui lui convient, le « pain quotidien » qui permet à cet être de vivre, de grandir, de se multiplier. Cette Providence créatrice, ce Dieu qui n'a oublié ni le brin d'herbe ni le vibrion, n'a pu oublier le seul être vers qui gravitent les mondes :

l'Immortelle, l'Ame humaine... Il ne l'a pas oubliée... Il lui a donné son pain, un pain de même nature qu'elle ; un pain immatériel comme elle, immortel comme elle, de nature divine comme elle : l'Eucharistie.

- Soit, mon Père, mais pourquoi l'Eucharistie quotidienne ?

- Parce qu'il faut accepter les lois de la réalité telles qu'elles furent posées ; vous avez fait, au cours de chimie, la synthèse de l'eau avec deux atomes d'hydrogène et un atome d'oxygène : H<sup>2</sup>O ; votre synthèse eût raté si vous eussiez employé un atome d'hydrogène pour deux atomes d'oxygène... La synthèse chrétienne est dans la Communion quotidienne, non ailleurs. Notre-Seigneur n'a promis nulle part de faire vivre une âme qui communie une fois par an, ou même une fois par mois, mais il a promis que ceux-là vivraient, qui mangeraient sa chair, qui se nourriraient de Lui... comme on se nourrit de pain. Le pain, c'est la nourriture quotidienne. Vous serez chrétien, et vous serez un homme, mon cher Jean, dans la mesure où vous comprendrez cela, où vous accepterez cette loi de la réalité surnaturelle. Notre Saint-Père le Pape a résumé toute la question en un axiome que je vous engage à creuser : « La Communion quotidienne est la condition préliminaire de toute vie chrétienne », et il ajoutait : « Ah ! si tout le monde comprenait cela ! » Soyez de ceux qui comprennent... et vous vivrez.

- Oui, je vivrai en Chartreux.

- Non, Jean, vous vivrez en potache de dix-neuf ans, élève au lycée de M..., et précisément parce que vous n'êtes pas un Chartreux mais un potache, mais un lycéen, mais un jeune homme de dix-neuf ans... le jeûne continu vous serait infiniment plus néfaste qu'à un Chartreux.

- Oui... mais demain, vous ne serez plus là pour me sauver de ma veulerie habituelle... et si je prends une bonne résolution... aujourd'hui, ma résolution prendra demain le train avec vous...

- Non, mon ami, elle ne prendra pas le train, et c'est précisément parce que je vais le prendre, moi, que je veux vous laisser quelqu'un meilleur que moi qui continue en vous le bien

commencé par la grâce de la Mission ; je veux vous laisser le compagnon, l'ami dont la parole intime viendra chaque jour apporter à votre âme un peu plus de vigueur, un peu plus de stabilité, un peu plus de lumière, un peu plus de paix.

- Mon Père, voulez-vous me permettre de réfléchir avant de prendre une détermination.

- Oui, revenez demain matin vers six heures, d'ici là réfléchissez et surtout priez...

- Au revoir, mon Père.

- Au revoir. Jean... Devenez un homme... ne vous laissez pas emporter par la tempête... »

Les oliviers en détresse, dans la lumière prodigue, gémissaient tordus par le vent de mer, secoués ainsi que des fantômes blancs parmi des tourbillons de sable et de craie...

\*

Six heures.

« Bonjour, mon Père.

- Bonjour, Jean. Qu'apportez-vous ? La paix ou la guerre ?

- La guerre, Père.

- Très bien, déclarez-la.

- J'ai longuement réfléchi ; je suis allé me promener, comme Achille, au bord de la mer, et c'est une vague de difficultés que je vous apporte.

- Bien, déroulez votre vague.

- D'abord, tout votre raisonnement porte à faux, mon Père.

« Communiez tous les jours pour vivre », m'avez-vous dit... Or, je n'ai pas communié tous les jours jusqu'à présent et pourtant j'ai vécu.

- Vous avez vécu, Jean ? Vous voyez cet olivier sous la fenêtre... ses feuilles sont jaunes... il a vingt ans, il n'a pas encore porté de fruits une seule fois... il vit pourtant, mais on l'arrachera demain parce qu'il va mourir, parce qu'il est inutile. Vous avez vécu, vous aussi, Jean, de quelle vie ? Elle vous a donné la nausée,



cette vie, parce que vous la jugiez inféconde, vide, pauvre de sève... pauvre d'espérances, et demain cette vie même peut vous être ôtée, mon cher ami ; vos yeux sont assez ouverts pour voir ce que sont la plupart de vos amis, pour voir ce qu'est leur vie... Eh bien ! cette épave morale, ce lamentable esclave des passions de la chair, cet être inférieur vidé de toute aspiration supérieure... vous pouvez l'être demain... Vous sentez-vous les énergies capables de tenir contre la tempête ?

- Non, Père... mais enfin vous me proposez là un régime anormal, un remède extraordinaire.

- Et trouvez-vous normale, Jean, la décadence de ces générations de baptisés, trouvez-vous normal l'étiage moral de ces races de chrétiens qui ont fait notre France actuelle, qui de déchéance en déchéance nous ont conduits dans la basse fosse où se débat l'âme de la France ?... Oui, la Communion quotidienne est devenue une chose extraordinaire, une chose anormale... et voilà pourquoi la vie intégralement chrétienne, elle aussi, est devenue chose anormale... Voulez-vous que le christianisme intégral redevienne chose normale... travaillez à faire que la Communion quotidienne redevienne, comme à l'aube de l'Eglise, chose normale... Soyez un entraîneur... il faut bien que quelqu'un commence.

- Mais je n'ai pas l'étoffe d'un entraîneur, Père !

- La Communion vous la donnera.

- Qui me le garantit ?

- Mais une simple vue de bon sens qui est, en même temps, une vue de foi... Croyez-vous possible, Jean, de vous assimiler chaque jour la plus haute dignité morale, la plus haute lumière qui soit, de vous assimiler chaque jour la vie du Christ, la vie de Dieu... sans que toutes vos puissances humaines soient exaltées, surélevées !... La garantie, elle est dans l'expérience... Ces races d'entraîneurs, de pionniers de la vérité, elles ont existé, elles existent, Dieu merci, le ferment n'en est pas totalement perdu. Dans un an, vous serez à Paris, vous en trouverez là de ces entraîneurs, vous les trouverez dans les grandes écoles, au

Quartier Latin et ailleurs... Pourquoi n'être pas l'un de ceux-là ?  
Le moyen est là sous votre main.

- Mon Père, vous avez de moi une trop haute idée... vous m'écrasez d'un fardeau trop lourd.

- Non, je vous donne des ailes... mon cher ami, au lieu de vous charger.

- Mais enfin, pourquoi ne pas vous contenter, pour commencer, d'une Communion fréquente, d'une Communion de tous les huit jours ?

- Parce que : 1°) cette Communion de tous les huit jours... vous sera plus malaisée que la Communion de tous les jours... et ce n'est pas là un paradoxe. Vous aimez passionnément les sciences, paraît-il.

- Oui, Père.

- Eh bien ! je vous le demande, quand a commencé cette passion ? Est-ce lorsque vous consacriez une demi-heure par semaine à apprendre les quatre règles :  $2 + 2 = 4$  ;  $4 - 2 = 2$  ;  $3 \times 3 = 9$  ;  $8 : 2 = 4$  ? Vous riez ; votre passion a commencé du jour où vous avez acquis quelque familiarité avec la haute voltige des équations ; du jour où les mathématiques, l'algèbre, la physique, la chimie, sont devenues pour vous un monde familier et vivant, un monde dont les larges horizons commençaient à se révéler à vous ; est-ce vrai, Jean ?

- Oui, mon Père, absolument vrai.

- Il en va de même, mon cher ami, pour une science autrement profonde ; autrement prenante... la science de Dieu. Dieu ne vous passionne pas encore, parce qu'il n'occupe pas assez de place dans votre vie, parce que vous n'avez de lui qu'une science primaire. Le contact quotidien avec Dieu, par la Communion quotidienne, vous donnera seul le goût de Dieu, en vous donnant l'intelligence de plus en plus profonde des choses de Dieu. A votre âge, on ne reste fidèle qu'à ce qu'on aime, et vous n'arriverez à aimer l'Eucharistie, à aimer le Christ qui vit dans l'Hostie, qu'en entrant profondément dans la vie, dans la pensée du Christ par la Communion quotidienne... Ai-je raison, Jean ?

- Oui, mon Père.

- Ce n'est pas tout, je vous demande la Communion quotidienne et non pas seulement la Communion fréquente 2°) parce que, dans votre bouche, ce mot de Communion « fréquente » est une dernière barricade derrière laquelle vous abritez votre lâcheté, et le secret espoir de vous ressaisir, de vous dérober à la vie plus haute dont vous avez peur ; c'est le mouvement instinctif du soldat qui courbe la tête au premier coup de feu ! Est-ce vrai encore ?

- Oui, Père, trop vrai.

- Eh bien ! c'est cette lâcheté dernière que je veux expulser, en vous demandant une résolution radicale. Il y a des heures, dans la vie, où il faut savoir se livrer, se donner tout entier, prendre la hausse [maximale]<sup>3</sup> ; la trajectoire de la vie dépend de ce départ. La supériorité de la génération qui vient, de votre génération à vous, Jean, sera d'avoir compris qu'il n'y a de salut que dans ce radicalisme du bien en face du radicalisme du mal. Vous êtes de ceux qui peuvent comprendre cela. Dieu ne vous aurait pas gardé comme il vous a gardé, il n'aurait pas mis en vous la nostalgie d'une vie plus haute, plus vraie, s'il n'attendait de vous ce don total... Voyons, m'en voulez-vous d'être aussi exigeant ?

- Oh non ! Père, tout au contraire, et c'est ce langage qui me fait du bien, qui me reconforte en me réhabilitant à mes propres yeux. Je vous en voudrais de me ménager, de me doser la vérité. Vous me parlez comme à un homme, et cela me donne le désir, le vouloir d'être un homme. Mais me permettez-vous de vider le fond de mon esprit chicaneur ; les mathématiciens sont exigeants, têtus... comme des formules... et puis demain vous ne serez plus là, voulez-vous me permettre de liquider mes dernières difficultés ?

- Oui, oui, allez-y, liquidons.

- Je vais peut-être me contredire, vous me le pardonnez ?

---

<sup>3</sup> « maxima » corrigé en « maximale ».

- Oui, à qui permettrait-on de se contredire si on ne le permettait pas à un philosophe ?

- Père, vous me parliez du développement du vouloir, mais le vouloir ne se développe que par l'effort, or la Communion quotidienne n'importe aucun effort, comment peut-elle donc développer nos facultés dynamiques ?

- Aucun effort ? Nous verrons bien cela, tout à l'heure, quand il s'agira de conclure, mais supposons vraie, pour un instant, la mineure de votre syllogisme... Aller dîner quand midi sonne, cela suppose-t-il un effort, Jean ?

- Pas très grand, Père.

- Cependant, aller dîner quand midi sonne a bien sa petite utilité ; il n'y a que les malades à qui il en coûte d'aller dîner... mais une comparaison n'est pas une raison ; votre difficulté vaudrait si le travail de l'homme était tout dans l'Eucharistie. Or, il n'est que l'accessoire ; l'essentiel ici, c'est le travail de Dieu, le travail de la grâce, or ce travail a lieu dès que nous supprimons les obstacles, c'est-à-dire le péché grave.

- Le péché grave, le péché grave, mais qu'est-ce au juste, que le péché grave, mon Père ; je m'y perds dans ces logarithmes, dans ces nomenclatures de péchés graves et de péchés non graves.

- Nous reviendrons à cela, tout à l'heure, Jean, ne chassons pas deux lièvres à la fois. Vous disiez que la Communion quotidienne doit être inefficace parce qu'elle ne suppose pas un effort, une tension de la volonté ; parliez-vous sérieusement, Jean, en affirmant cela ? Si vous parliez sérieusement, d'où vient que vous vous cabrez devant cette Communion quotidienne comme devant une montagne à escalader ?

- C'est bien vrai, Père, et cette vie m'apparaît encore comme terriblement compliquée et embroussaillée.

- Eh bien ! ici encore, Jean, vous exagérez : *In medio veritas*, la vérité est au milieu. Non, vous n'allez pas cheminer parmi les ronces et les buissons et les broussailles, comme Robinson, parce que vous communiez tous les jours. Les débuts seront peut-être pénibles, comme sont pénibles pour un malade les débuts d'une

cure... Mais bientôt votre vie qui est maintenant compliquée deviendra tout au contraire simple, lumineuse. Croyez-en l'expérience de tous ceux qui ont pris sur eux d'aller puiser la vie aux sources de la vie... Vous croyez que je vous condamne à mort... Je ne vous condamne qu'à la vie... et au bonheur...

Regardez, Jean, le soleil vient de se lever et voilà qu'un chant universel monte vers lui. Le chant de la vie, de l'amour. Le chant des flots qu'il fait plus purs, plus transparents, où ses rayons descendent pour féconder les grandes algues aux couleurs éclatantes ; le chant des oliviers et des vignes où palpitent les sèves, où les fleurs vont s'ouvrir ; le chant des mille oiseaux qui vivent de la mer, le chant de ces myriades de fleurs blanches... [ravelines]<sup>4</sup>, pâquerettes ou anémones qui couvrent d'un manteau de neige les vignes et les oliveraies... Toutes ces fleurs, Jean, sont dociles ; elles ne se tournent pas vers la nuit. Dès que le soleil a paru, elles ont ouvert leurs calices tout grands... elles se sont tournées vers le soleil, parce qu'il est leur vie, elles le suivront tout le long du jour, aspirant sa lumière, jusqu'à l'heure où il disparaîtra. Alors seulement elles se fermeront, attendant l'aube nouvelle, l'heure où il reparaitra pour les faire vivre encore...

Vous voudriez « vivre », Jean, vous aussi, et trouver le bonheur, et vous fuyez le soleil quotidien qui seul vous ferait connaître le cantique de la vraie joie...

Vous voudriez vivre, et vous avez peur de Celui qui peut seul vous donner la vie ! Pourquoi cela ? Parce que vous avez une idée fausse du bonheur.

Le plaisir, Jean, n'est pas le bonheur. Le bonheur, la joie vraie, profonde, n'est que là où la vie est abondante, où le cœur est libre... l'avez-vous cette joie ?

- Non, Père, je la cherche.

- Vous avez peur d'être esclave ; la Communion, c'est la liberté, car c'est la maîtrise de l'âme sur les seules tyrannies qui nous meurtrissent, nous avilissent, les tyrannies intimes... Vous avez peur de ne pouvoir aimer, la Communion vous donnera

---

<sup>4</sup> « ravelines », corrigé en « ravelles » (espèce de giroflée).

l'amour, le seul qui pacifie, le seul qui rassasie, celui de la Beauté sans ombre et du Bien absolu.

- Mais, Père, il me semble, à mon tour, qu'il y a quelque contradiction dans ce que vous dites. Cette fréquence de Communion doit, me paraît-il, aboutir psychologiquement à la routine, c'est-à-dire à cette accoutumance qui efface peu à peu le relief des plus belles choses, qui atténue insensiblement le respect, l'amour.

- Sans doute, cher ami. Si le soleil ne se levait qu'une fois par an, votre joie serait plus grande de le voir paraître enfin, mais cette joie passagère compenserait-elle la stérilité d'un monde sans chaleur, sans lumière, sans vie ? Le soleil ne se lève que tous les six mois sur les terres boréales, et la joie est grande pour les Esquimaux de voir les neiges et les glaces fondre et de petites fleurs s'épanouir au bord des banquises... mais ces fleurs ne porteront pas de fruits, car l'hiver va les ressaisir. Il y a pour un homme qui revient au Christ, à l'Hostie qui est le soleil des mondes invisibles, une joie sensible... la joie de sortir de la nuit, de la mort... et quelques petites fleurs aussi s'épanouissent sous le rayonnement de cette lumière passagère... mais les fruits ne viendront pas si le soleil qui donne les moissons ne se lève plus...

Votre joie serait plus grande, plus sentie... mon petit Jean, de vous trouver devant une table bien servie... si vous aviez été condamné à ne rien manger de huit jours... votre santé s'en trouverait-elle mieux ? Avez-vous jamais eu la tentation de vous condamner à une diète de quelques semaines sous le prétexte qu'aller dîner est devenu pour vous une démarche banale... sans attrait et que vous seriez curieux d'éprouver la sensation de l'affamé qui se rassasie ?...

Quelques mois à peine nous séparent des examens du baccalauréat... et à certaines heures, sans doute, les chiffres, les théorèmes, les équations commencent à manquer un peu de saveur... pourquoi ne pas faire la grève scolaire pendant deux ou trois mois ? Ces trois mois écoulés, les lois de

l'électromagnétisme auraient pour vous du charme, le charme de la nouveauté ?

- C'est vrai, Père, mais il y a autre chose qui manquerait de charme... ce serait la... colle que ces Messieurs de Toulouse me tiendraient en réserve.

- C'est tout ce que je voulais vous faire dire. Il y a une accoutumance qui est meilleure que l'imprévu des sensations nouvelles. Habitude n'est pas routine... toute vertu est une habitude. Enfin, mon cher ami, la routine serait-elle à craindre pour d'autres, pour ceux qui, par leur genre de vie, par leur vocation, ont été conduits jusqu'à ce point où la Communion quotidienne ne coûte rien ou à peu près... la routine, l'accoutumance, ne seraient pas néanmoins à craindre pour vous. Je vous ai déjà démontré cela. La Communion de tous les jours suppose pour vous un effort de tous les jours, et cet effort quotidien suffira à vous maintenir dans la ferveur. Est-ce clair, Monsieur ?

- Oui, mon Père, c'est même trop clair, vous démolissez mes syllogismes les plus soignés comme des digues de sable... Vous me permettez pourtant de continuer à divaguer ? Je voudrais vider le fond de mon sac.

- Oui, allez toujours, videz le sac.

- Mon Père, tout ce que vous venez de dire me donne l'impression que vous traitez Dieu comme un moyen : non comme une fin. Or, Kant, l'homme de Königsberg, veut que nous fassions de tout homme une « fin en soi »... il nous défend de le traiter jamais en pur moyen. Vous, au contraire, vous traitez Dieu lui-même, l'Eucharistie, en moyen ; est-ce respecter la dignité de Dieu ? Que dirait Kant s'il vous entendait ?

- Il dirait ce qu'il voudrait... Dieu est à la fois pour nous la Fin et le Moyen. Quant au respect... Notre-Seigneur aurait pu, à la vérité, rester parmi nous pour y être contemplé, admiré, adoré, et puis c'est tout. Il n'a pas voulu cela. Il n'a pas choisi pour demeurer parmi nous les apparences d'une toile de Raphaël ou de Fra Angelico... il a choisi les apparences d'un peu de pain, afin

d'être traité comme on traite le pain. Et cette façon d'agir est infiniment plus dans la continuité logique de l'histoire du Christ... Quand Notre-Seigneur parut parmi les hommes, il n'y parut pas en être inaccessible ; il ne fut pas le très haut Docteur devant qui s'incline la foule craintive des disciples, il ne fut pas le tribun ou le César qu'entourent les licteurs, devant qui marche l'épouvante... il ne fut même pas l'artiste très rare, qui considère avec pitié le troupeau des humains à qui le génie ne fut pas donné... Notre-Seigneur se plaça plus haut ou plus bas, selon les points de vue.

Il fut tout uniment l'humble ouvrier, l'ami simple qu'on coudoie, celui qui s'assied à la table du pauvre où le vin manque, celui qui manie non pas la plume, mais le rabot ou l'aviron, l'homme aux mains rudes... et il fut cela pour que les plus humbles, les plus pauvres, les plus timides, ceux que le faste des scribes et des pharisiens éloignait, fussent à l'aise avec lui... il a voulu rester cela ; il a voulu que la porte de ses tabernacles, comme la porte de la maison de Nazareth, fût ouverte à tous, à toute heure, à tous ceux qui peinent et qui sont chargés... à tous ceux qui veulent vivre... La tenue, les égards ! Sans doute, vous n'aurez jamais assez d'égards pour Notre-Seigneur, mais enfin, mon cher ami, croyez-vous que saint Pierre mit toujours son beau manteau et sa belle tunique pour aller trouver Jésus ? Il allait à Lui comme ceux que vous voyez là sur le rivage, en costume de pêcheur, trempé d'eau de mer, déchiré par la rude manœuvre des avirons... et il disait à Jésus : « Vous avez les paroles qui font vivre. » Et c'était là le vrai respect. Ne soyez pas plus compliqué que Pierre. Soyez respectueux dans la mesure du possible, mais soyez surtout aimant, confiant.

- Mon Père, je tâcherai, mais enfin, il y a pourtant un minimum requis pour s'approcher dignement de la Sainte Table ; quel est ce minimum ?

- Ce minimum, je vous l'ai déjà dit, en vous citant le texte de Pie X : « C'est l'état de grâce et l'intention droite » ; vous comprenez ce que cela signifie ?

- Peut-être, Père, mais faites comme si je ne comprenais pas.



- Aller communier avec une intention droite, mon petit Jean, c'est aller communier en vous disant : « Notre-Seigneur me demande de communier, de communier tous les jours, il doit avoir ses raisons pour cela, j'obéis », c'est aller communier en vous disant : « Mon ami, ton corps a besoin de se nourrir pour vivre, grandir, et voilà pourquoi tu fais trois repas par jour... ton âme aussi a besoin de se nourrir pour vivre, pour grandir, va communier au moins une fois par jour, puisque l'Eglise ne te permet pas de le faire plus souvent... », c'est aller communier en vous disant : « Mon petit, tu es malade, les microbes te travaillent, les microbes des sept péchés capitaux qui sont dans tes veines comme ils sont dans les veines de tout homme venant en ce monde... ton cœur manque de vigueur... ton esprit de clarté... la Communion est le remède qui peut te guérir... va communier »... Voilà, cher ami ; tout cela est-il difficile à saisir ?

- Non, mon Père ; et l'état de grâce ? Je vous ai dit tout à l'heure, quand vous m'avez rappelé à l'ordre, que je m'y perdais dans ces classifications de péchés mortels et de péchés véniels.

- Cet embarras est assez commun, et il prouve que votre instruction religieuse fut insuffisante. Le péché mortel est celui qui donne la mort à l'âme... ceci ne vous avance pas beaucoup... mais voici qui sera plus clair...

Le péché mortel pour vous, Jean, cela peut être une faute contre les mœurs... faute de pensée, d'action... délibérément voulue ; mais ne confondons pas la tentation avec le péché, sentir n'est pas consentir. La tentation, c'est l'attrait du mal nous sollicitant à déchoir ; la faute, c'est la déchéance acceptée, voulue. La tentation combattue nous grandit, le péché seul nous diminue, nous tue. Le péché mortel, cela pourra être pour vous une lecture mauvaise, une conversation déshonnête, un blasphème, la messe du dimanche omise sans raisons suffisantes, l'abstinence du vendredi violée sans excuse valable... une atteinte grave portée à la réputation du prochain... un vol sérieux... vous souriez... tout cela est-il fréquent dans votre vie ?

- Oh ! non, Père.

- Vous vivez donc habituellement en état de grâce... et s'il en était autrement, je vous exhorterais encore, et avec plus d'insistance, à communier chaque jour, car si la Communion quotidienne est faite pour ceux qui se portent assez bien... elle est faite plus encore pour ceux qui sont malades. « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades »... D'ailleurs, soyez tranquille... nous sommes tous malades ou menacés de le devenir... nous avons par conséquent tous besoin du médecin.

- Et les péchés véniels, mon Père, qu'en ferons-nous ?

- Ce que vous en ferez... Vous les mettrez dehors, de votre mieux... mais la maison ne sera jamais si bien fermée qu'il n'en pénètre quelques-uns par les portes ou par les fenêtres. Les saints en commettent, paraît-il, un minimum de sept par jour<sup>5</sup>... vous qui n'êtes pas un saint, pas plus que moi d'ailleurs... vous en commettrez bien huit ; la Communion les effacera, les atténuera, les rendra de plus en plus légers.., les empêchera de s'accumuler, d'alourdir votre âme, de l'entraîner peu à peu jusqu'aux abîmes.

- Et la confession, mon Père, la confession ! avec cette Communion quotidienne il faudra prendre un abonnement au confessionnal ?

- Mais non, mon ami, mais non ! Vous vous confesserez quand vous aurez commis une faute grave, c'est entendu ; pour les fautes vénielles, je vous ai dit que la sainte Communion suffirait à les effacer... néanmoins vous vous confesserez, si vous le pouvez aisément, tous les huit, tous les quinze jours, tous les mois... Cette

---

<sup>5</sup> (Note de l'édition de 2020) En fait, ce n'est pas le sens du passage biblique (Proverbes 24, 16). « Tomberait-il sept fois, le juste se relève, mais les méchants trébuchent dans le malheur » (traduction Osty-Trinquet, 1973). « Septies enim cadet iustus et resurget ; impii autem corrueunt in malum » (Vulgate et Nouvelle Vulgate).

Le mot « jour » ne se trouve pas dans ce passage. « Sept fois le jour » vient d'un verset de Psaumes : « Septies in die laudem dixi tibi - Sept fois le jour je vous adresse mes louanges » (Ps 118, 164). Les auteurs qui donnent la citation fréquente font passer les « sept fois par jour » des louanges au péché !

Enfin, selon saint Augustin (*Cité de Dieu*, XI, 31), le livre des Proverbes ne parle pas ici de péché, mais des tribulations qui éprouvent le juste et dont il se relèvera.

confession vous obligera surtout à vous suivre de près, à vous rendre compte de vos défaillances ; elle vous apportera, comme tout sacrement, une grâce de lumière et de force, enfin la parole du prêtre vous aidera à vous former la conscience, à discerner les chutes plus graves des fautes plus légères, à distinguer la tentation du péché... Est-ce compris ?

- C'est compris.

- Reste-t-il encore quelque chose au fond du sac ?

- Rien.

- Alors ?

- Alors, la route est libre, il n'y a plus rien sur la voie, mais il manque... la vapeur. Demandez-la, priez, réfléchissez et revenez demain.

- Au revoir, Jean.

- Au revoir, Père ».

\*

Le lendemain... six heures du soir.

« Eh bien ! Jean, la vapeur ?

- Elle y est.

- Deo gratias.

- J'ai prié, j'ai réfléchi, j'ai vu.

- Qu'avez-vous vu ?

- Bien des choses. J'ai vu que je ne vivais pas, et j'ai voulu vivre. J'ai vu mon idéal pauvre, médiocre, et j'ai voulu le grandir. J'ai vu que j'étais un enfant, un être sans consistance... j'ai voulu devenir un homme, j'ai vu que mon cœur était lâche, et je l'ai voulu fort... j'ai vu que Dieu m'avait aimé et qu'il s'était livré, et j'ai voulu à mon tour aimer, donner, servir. J'ai vu qu'il y avait dans mon passé bien des défaillances, et j'ai voulu réparer. J'ai vu que l'Eglise, que la France, avaient besoin de chrétiens dévoués, et j'ai voulu être un dévoué. J'ai vu que j'avais besoin d'un ami, et j'ai choisi le Christ. J'ai vu que vous vouliez mon bien, rien que mon bien, et j'ai résolu de me livrer à vous comme on se livre au

médecin, comme on se livre au maître. Je veux ce que vous voulez. Je communierai chaque jour ».

Là-bas, le soleil se couchait, dans la pourpre immense des soirs, à l'hosannah des flots.

\*

## II - Etudiant

Un an plus tard... 1913.

A Paris... sur la place de l'église Saint-François-Xavier, le matin de Pâques... sous les ormeaux où tressaillant les sèves nouvelles...

« Bonjour, Jean... que devenons-nous ?

- Mon Père, nous préparons Polytechnique... des équations, encore des équations... et toujours des équations !...

- Et c'est tout, Jean ?

- Non, ce n'est même rien... mais en plus nous vivons, et ceci est tout... Il y a un an, j'étais sous la cloche pneumatique et j'étouffais... maintenant, la cloche est soulevée et je respire. Vous rappelez-vous l'olivier tordu par le vent de mer, à la sève pauvre parce que ses racines plongeaient dans le sable et les galets, cherchant en vain un peu de terre nourricière ?... Vous me l'avez montré, un jour, en me disant : « Jean, voilà votre vie, elle est pauvre, elle est stérile, et demain elle ne suffira pas à vous défendre de la mort... » Oh ! Comme vous disiez vrai !... je ne me suis aperçu que j'avais été si près de la mort que lorsque j'ai commencé à vivre... car je vis maintenant... je vis, depuis un an, par la Communion quotidienne.

- Et à quoi reconnaissez-vous que vous vivez, Jean ?

- Oh ! cela, mon Père, est infiniment plus difficile à formuler, à analyser qu'à constater. On ne définit pas la vie, on la sent, on la voit... Je vous avais dit dans cette première lettre naïve où j'essayais vainement de m'analyser... que mon âme... était pareille à un tas de poussière en plein vent... qu'il n'y avait en elle rien de

stable. Avec la vie, j'ai retrouvé la stabilité, la paix... ces lignes de force qui allaient se dispersant... ont été concentrées, coordonnées. J'avais des impressions... j'ai des certitudes... j'avais des velléités... des sources de vouloir se sont ouvertes en moi. Je souffrais de poursuivre un trop pauvre idéal... cet idéal s'est agrandi, précisé, il a pris des horizons infinis, et cet infini ne m'épouvante pas, car je le sais réalisable, car je sais le moyen de l'atteindre. Cet idéal tient dans un mot : être un chrétien, et le moyen, lui aussi, tient dans un mot : communier... écouter l'Eglise qui me montre là les sources de la vie. Ah ! cette Eglise ! je croyais la connaître, je l'ignorais... je ne la voyais que du dehors et, contemplée ainsi, elle m'apparaissait sans doute comme un chef-d'œuvre de sagesse, elle réapparaissait comme la grande créatrice d'ordre, de beauté, comme l'éternelle semeuse de certitude, de charité, de vertu, mais dans cette admiration il n'y avait pas d'amour... Je ne lui savais pas un cœur, je la croyais reine, je ne la savais pas mère... la Communion quotidienne m'a conduit jusqu'à son cœur, m'a révélé ses entrailles de mère. La Communion m'a donné des yeux pour voir, un cœur pour comprendre.

- Très bien, Jean. La Communion quotidienne vous a donné de vivre... mais vivre ne suffit pas, il faut agir... car c'est pour cela que la vie nous est donnée. Ne soyez pas trop vite content de vous. L'heure est venue de témoigner par vos actes que cette vie qui est en vous n'est pas une vie illusoire... l'heure est venue de démontrer à ceux qui ne savent pas qu'il existe des sources où toute âme qui veut vivre peut s'abreuver... Etudiez votre religion, vous croyez la connaître... vous l'ignorez encore et vous l'ignorerez toujours quelque peu, elle est comme Dieu, un infini.

Etudiez le dogme, sachez exactement ce que l'Eglise vous enseigne et les raisons qu'elle a de vous l'enseigner.

Etudiez l'apologétique, sachez sur quelles bases repose votre foi en la parole du Christ, en la parole de l'Eglise. Sachez cela par une conquête personnelle ; nous ne savons bien que nos conquêtes. Sachez tout cela, non seulement pour armer votre esprit

contre les tentations qui viendront... mais encore pour pouvoir être apôtre.



Cherchez des amis qui communient aux mêmes pensées que vous, étudiez avec eux, habituez-vous, dès maintenant, à posséder assez votre foi pour pouvoir l'exposer, la défendre. Surtout, cherchez le Christ vivant, cherchez-le dans l'Évangile ; portez ce livre sur votre cœur ainsi que les premiers chrétiens ; c'est le testament du Christ. Le dogme vous révélerait une pensée, l'Évangile vous révélera un homme, l'Homme-Dieu. Ne vous arrêtez pas trop, pour commencer, aux difficultés que cette lecture pourra faire naître en vous. Cela viendra plus tard. Avant d'étudier la philosophie des Sciences, il faut commencer par savoir les Sciences ; avant de scruter les mystères de la phonétique virgilienne, il est sage d'avoir compris Virgile, et de l'avoir goûté...

Enfin, ne restez pas enfermé en votre tour d'ivoire, sortez de vous-même pour aller aux âmes. Il y a autour de vous des pauvres,

des malades, visitez-les, avec amour, avec respect ; ils sont, eux aussi, en quelque façon, l'hostie, sous les apparences de laquelle le Christ se voile et se donne. « C'est à moi que vous l'avez fait - Mihi fecisti. » Surtout, visitez les âmes malades... apportez-leur la lumière de votre foi... pour que la lumière vous soit gardée. Est-ce trop vous demander, Jean ?

- Oh ! non, mon Père ! Et tout cela, j'ai commencé à le réaliser. Je sais que ce que je connais de ma religion n'est rien auprès de ce qui existe, et voilà pourquoi j'ai la passion de savoir. Cette passion n'est pas inquiète, comme elle l'était, elle est confiante, amoureuse.

Il y a désormais à côté de mes livres de Math, des livres plus aimés, ceux qui me révèlent la vie de l'Eglise, l'histoire de l'Eglise ; il y a surtout « le Livre »... l'Evangile, et, tous les matins, avant de communier, je le lis à genoux, je le médite et je comprends mieux ensuite les paroles du Christ quand, présent en moi, il répète pour moi seul quelques-uns de ces mots qu'il disait jadis pour la multitude de ceux qui croiraient en Lui... Je les lis aussi ces paroles du Maître à mes amis, à tous ceux parmi eux qui cherchent un maître, qui cherchent la vie, car j'ai déjà fait un peu de bien. J'ai rapproché du Christ quelques âmes qui l'appelaient... sans savoir son nom ; je lui ai gagné quelques pauvres... Et je voudrais lui gagner le monde, le lui gagner avec un peu de mon sang... mais je sens les larmes me gagner... les portes de l'église Saint-François-Xavier viennent de s'ouvrir, allons y chanter l'Alléluia, car c'est la Pâque... l'heure de la Résurrection. »

Les grandes orgues de Saint-François-Xavier entonnaient une marche triomphale, tandis que là-haut les mille cloches de Paris faisaient déferler sur la ville une vague de gloire et de prière.

Un instant, la voix dominatrice des mille cloches couvrit le tumulte vain des activités inférieures, l'agitation stérile du monde matériel, du monde qui ne vit pas... agitation de l'usine et de la rue, tumulte de la vapeur et de l'électricité... tumulte du fer et de l'acier...

Les cloches chantaient, dans la lumière douce de cette aube de Pâques, le cantique de la Vie triomphante. Et soudain la maîtrise entonna l'hymne de la Résurrection, l'hymne de l'Eternel Vivant.

Resurrexit ! Resurrexit ! Alléluia !  
La tête dans ses mains, Jean pleurait.

Albert Bessières, S. J.

### **Témoignages et réactions des contemporains de la brochure**

J'ai reçu par le P. Lintelo votre délicieuse brochure « Pour vivre », je l'ai dévorée et je vais travailler à la faire dévorer par beaucoup d'autres.

H. Durand, R. du Très Saint-Sacrement, Bruxelles

Je suis vraiment confus de savoir que c'est moi qui vous ai, en partie, inspiré cette étude psychologique si lucide, si précise, si digne, en tout point, des Exercices de saint Ignace. C'est même du pas de charge et il n'y a pas à discuter... je l'ai déjà répandue dans les cercles d'études de ma province... Priez pour nous.

Robert Vallery-Radot,  
Directeur des *Cahiers de l'Amitié de France*

Je ne connais rien de meilleur pour porter nos jeunes, nos ouvriers, à la Communion fréquente et quotidienne.

Crowley, Supérieur des Aumôniers du Travail,  
Seraing (Belgique)

Que je vous remercie du *Messenger du Cœur de Jésus* et de la brochure « Pour Vivre » que vous m'avez envoyés ! J'ai lu et on a lu autour de moi, avec ravissement, votre plaidoyer scientifique pour la Communion quotidienne. Ils m'ont servi pour plusieurs lectures spirituelles, vous êtes donc apôtre plus que vous ne pensez. Merci et merci.

E. Aldhuy, Supérieur du Petit Séminaire, Gourdon.